

Le spectacle
questionne la façon
dont on écrit une
histoire, et même
l'histoire de France,
ce qu'on choisit
de raconter ou non.

- Irène Jacob -

Retour à Reims

TNS Théâtre National de Strasbourg

Saison 19-20

Entretien avec Irène Jacob

Connaissez-vous *Retour à Reims* de Didier Eribon quand Thomas Ostermeier vous a proposé de jouer dans ce spectacle ? Quelles ont été vos impressions de lectrice ?

J'ai découvert *Retour à Reims* quand Thomas m'a parlé du projet. J'ai été très émue par le livre, par l'histoire de ce jeune homme obligé de cacher son homosexualité et qui quitte le milieu populaire dont il est issu, qui quitte sa famille, sa ville, pour essayer de vivre plus librement. Il ne revient que trente ans plus tard, à la mort de son père, et il réalise alors qu'il a aussi eu honte de son origine. Dans cet essai, Didier Eribon a le courage de s'interroger lui-même de façon implacable, comme il interroge les principes d'exclusion sociale, les rapports de classes, les transformations politiques. Il part de son histoire personnelle, pour essayer de comprendre ce qui s'est passé. Je parle de courage, car c'est loin d'être facile de se confronter à son passé. Il y a des prises de conscience, des choses manquées, niées, rejetées. Et il va s'y confronter dans ce *Retour à Reims*.

Quand il revient après trente ans d'absence, il se trouve face à tout ce qui s'est transformé. La classe ouvrière a changé en profondeur, ne serait-ce que parce que de nombreuses usines ont fermé, mais aussi parce qu'elle n'est plus dans une perception commune, un horizon partagé incarné par le communisme. Qu'est-ce qui fait que le milieu ouvrier dont il est issu, qui votait massivement communiste jusqu'au début des années 80, a pu basculer en partie vers l'extrême droite ?

Didier Eribon parle de toutes ces métamorphoses : la sienne, car il est ce qu'on appelle un « transfuge de classe », celle de sa famille anciennement communiste dont certains membres ont pu voter Front national, celle de la gauche socialiste qui s'est éloignée de la classe ouvrière... Et cela va de pair avec une transformation du langage, tant chez les ouvriers que chez les politiques : « nous les ouvriers et eux les bourgeois » se transforme en « nous les Français et eux les étrangers »...

On voit bien que dans la majorité des pays d'Europe, les votes d'extrême droite connaissent une montée phénoménale. C'est un sujet brûlant, qui nous concerne tous : dans quelle société voulons-nous vivre ? Que voulons-nous construire ensemble ?

Cet essai a profondément touché Thomas, qui a voulu faire entendre cette parole au théâtre et

la prolonger. En 2017, il a créé *Retour à Reims* à Manchester [au Manchester International Festival] puis à Berlin, à la Schaubühne [dont Thomas Ostermeier est directeur]. Dans ces deux versions, c'est l'actrice Nina Hoss qui disait le texte de Didier Eribon dans la première partie du spectacle. Ensuite, elle revenait sur sa propre histoire et celle de son père, Willi Hoss, qui a créé le parti écologique Alliance 90 / Les Verts [Bündnis 90 / Die Grünen]. Thomas souhaitait créer une version spécifiquement française du spectacle, c'est à cette occasion que nous nous sommes rencontrés. J'ai été très heureuse qu'il ait pensé à moi pour dire ce texte. Je trouve que c'est une proposition forte : faire dire par une femme cet essai qui est écrit à la première personne et qui parle d'homosexualité masculine. Ce décalage – cette différence – permet que chacun puisse se projeter en tant que lectrice ou lecteur recevant les mots et la pensée de l'auteur.

Le point commun entre la version créée à Manchester puis à Berlin et cette nouvelle création française est le dispositif scénique et le film projeté. Pouvez-vous en parler ?

Il y a dans ces trois versions une ossature commune : on se trouve dans un studio d'enregistrement. Un réalisateur de documentaires – joué dans cette

« Didier Eribon a le courage de s'interroger lui-même de façon implacable, comme il interroge les principes d'exclusion sociale, les rapports de classes, les transformations politiques. »

version française par Cédric Eeckhout – souhaite mettre en images le texte de Didier Eribon. Il a réalisé un montage à partir d'une partie du texte de *Retour à Reims*. On comprend qu'il n'a pas de financement, alors il a fait appel à deux amis : une actrice – que j'interprète – pour faire la «voix» du film et un ingénieur du son, qui est aussi propriétaire du studio d'enregistrement – interprété par Blade Mc Alimbaye.

Une partie du film a été réalisée spécialement pour le spectacle, lors de sa création : on y voit Didier Eribon, notamment quand il retourne dans les lieux de son enfance ; il va chez sa mère, avec qui il regarde des photos. L'autre partie est composée d'images d'archives de luttes sociales : mai 68, les ouvriers de Manchester... On y voit aussi des dirigeants : Gerhard Schröder, Gordon Brown, François Mitterrand... Il y a eu des ajouts dans cette version française : François Hollande, Emmanuel Macron et des images des gilets jaunes.

C'est passionnant de travailler avec Thomas car il n'est pas du tout sur des rails, il est constamment à l'écoute du présent. Nous avons répété en décembre 2018, le mouvement des gilets jaunes avait commencé le mois précédent. On ne savait pas encore l'ampleur qu'il allait prendre mais c'était saisissant de voir ces gens de la classe populaire se

réunir sur les Champs-Élysées et s'exprimer alors qu'ils sont la plupart du temps invisibles. Thomas s'est interrogé : comment évoquer ce mouvement ?

Ce sont justement à partir de ces images de gilets jaunes qu'un tournant s'opère dans le spectacle et dans le rapport entre le réalisateur et l'actrice. Peut-on parler de la nature de leur désaccord ?

Dans le spectacle, l'actrice découvre les images en même temps qu'elle enregistre le texte. Or, dans le montage préparé par le réalisateur, ces images de gilets jaunes apparaissent sur une phrase de Didier Eribon qui dit : «Pendant toute mon enfance toute ma famille était "communiste" [...]. Comment devint-elle une famille où il parut possible, et parfois presque aussi naturel, d'accorder son suffrage à l'extrême droite ou à la droite?» Alors l'actrice que je joue arrête l'enregistrement. Elle trouve que la juxtaposition des images sur ces mots oriente dangereusement le propos : d'une part, les gilets jaunes sont assimilés à l'extrême droite et d'autre part, c'est une utilisation frauduleuse de ce que dit Didier Eribon.

Ça pose des questions sur le poids des images, leur signification, la façon dont on peut leur faire raconter une chose ou son contraire. Quand le réalisateur change les images et propose une

deuxième version, on se rend bien compte de l'importance capitale du montage. Avec les mêmes outils de base, on peut fabriquer une tout autre histoire, orienter une pensée.

Il est donc question, dans leur échange, de l'utilisation de ces outils. Pendant que nous répétions au Théâtre Vidy - Lausanne, Didier Eribon, Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie sont venus à Lausanne faire une conférence à l'Université et une rencontre-débat au théâtre [en décembre 2018]. Ils ont parlé, notamment, du mouvement des gilets jaunes. Certains propos du réalisateur sont inspirés de ce qu'ont dit Édouard Louis et Didier Eribon à ce moment-là. Didier a assisté à quelques répétitions, c'est lui qui a dit : « On ne peut pas dire que le gouvernement de François Hollande était de gauche. Si on a lu mon livre, c'est impossible. » Donc nous avons saisi leurs interventions, leurs réactions, nous avons essayé plusieurs versions... Lorsque nous avons créé le spectacle en janvier [la création a eu lieu en janvier 2019, à l'Espace Pierre Cardin, à Paris, programmé par le Théâtre de la Ville], les gens étaient saisis du fait que le spectacle soit si connecté avec l'actualité. C'est troublant, car ce sont des images que tout le monde voit sans forcément avoir l'occasion d'y réfléchir ou de partager une réflexion.

Vous traversez deux statuts de parole très différents : l'enregistrement du texte et les parties dialoguées. Comment avez-vous abordé chaque parole ?

En ce qui concerne l'enregistrement, l'enjeu était de trouver la bonne relation au texte de Didier Eribon. Je me disais que pour le faire entendre, il fallait trouver le calme et la précision du chirurgien qui ouvre un corps – comme le sociologue se penche sur le corps social. Il lui faut nommer les choses, sans trop s'émouvoir de ce qu'il voit, pour effectuer un diagnostic, dans l'espoir de pouvoir un jour trouver un moyen de guérir ce corps.

Dans cette première partie, la pensée d'Eribon ne doit pas s'imposer mais se proposer au spectateur comme le déroulement d'une réflexion intime et sociologique. Cette pensée se découvre à l'instant même où elle se prononce, ce n'est pas un prêche. Thomas m'a donné à lire l'essai de Kleist, *De l'élaboration progressive des idées par la parole*, qui parle du processus du discours et de l'écoute : on peut développer une pensée parce que l'écoute de quelqu'un permet de poser des mots, d'être face à ses interrogations et d'avancer dans la réflexion. Dans ces extraits de *Retour à Reims*, Eribon partage sa situation familiale, sociale, sa différence sexuelle, la honte éprouvée. En revenant sur le parcours de sa famille, de son

« Qu'est-ce qui fait que le milieu ouvrier dont il est issu, qui votait massivement communiste jusqu'au début des années 80, a pu basculer en partie vers l'extrême droite ? »

milieu ouvrier anciennement communiste et dont les votes se tournent vers le Front national, il interroge aussi une métamorphose sociale, éthique et politique de la gauche. Ce témoignage, écrit il y a dix ans, est encore brûlant d'actualité. On en suit le déroulement, avec ses hésitations, ses interrogations, son effort, son émotion poignante, son courage, et le spectateur est invité, lui aussi, à réfléchir.

Pour la partie dialoguée, c'est très différent. Le théâtre de Thomas est un « théâtre de l'instant ». Il veut qu'on ait l'impression que les acteurs inventent ce qu'ils disent sur le moment, qu'ils réagissent, que les situations se jouent au présent. Il ne veut surtout pas de « parler théâtre ». Il tient énormément à ce que tout se vive comme une découverte.

Dans les deux cas on assiste à la fabrication d'une pensée : pensée de Didier Eribon qui se développe dans la durée et que l'actrice découvre, et pensée qui naît d'une écoute et d'un dialogue entre le réalisateur, l'ingénieur du son et l'actrice qui tâchent de se comprendre et de faire ensemble le meilleur film possible.

Pour ces parties dialoguées, avez-vous parfois travaillé par improvisations ?

Par improvisations et discussions sur certains petits passages. Par exemple, j'ai dit qu'un tel studio d'enregistrement ne pouvait pas être situé à Paris – à moins que le propriétaire soit richissime – sinon il serait minuscule. Alors on l'a déplacé en grande banlieue dans la narration. De fait, l'actrice est en retard car elle a dû prendre le RER puis le bus. Ça résonne aussi avec le fait que beaucoup de gens font ce genre de trajets tous les jours pour aller travailler. Thomas a suggéré que le bus a pu être coincé dans un rond-point. Ensuite, l'idée est venue qu'un ami vienne la chercher en voiture, ce qui pouvait justifier qu'elle reste dans le studio en l'attendant et lise le texte seule... Ce sont des improvisations, des suggestions.

Florian [Borchmeyer], qui est dramaturge, a fait des recherches sur les villes de grande banlieue anciennement communistes avec des noms de rues comme le boulevard Lénine, l'avenue Karl Marx...

Vous avez parlé de l'écoute nécessaire entre les acteurs. Elle est aussi remarquable entre les trois personnages, y compris lors des désaccords. C'est cette écoute qui, au final, va permettre à l'ingénieur du son de parler de son grand-père...

C'est vrai, au théâtre on montre souvent des affrontements, des rapports violents. Là, Thomas nous

disait : « Il faut vraiment trouver un rapport entre vous qui soit amical. » C'est un conflit d'idées, mais où l'autre est toujours pris en considération. Il y a de l'amitié, il y a de la curiosité : que pense l'autre ?

Cette qualité d'écoute entre les personnages est en lien direct avec le fait d'entendre la pensée de Didier Eribon dans la première partie. Peu de gens sont capables de développer une pensée dans la longueur comme il le fait. On a vite tendance à prendre parti sans même s'expliquer. Entrer dans la parole et le temps du chirurgien/sociologue demande un effort, ça place dans un état d'attention. En cela, cet enregistrement est l'occasion d'une discussion qui n'aurait probablement jamais eu lieu entre eux.

Cela parle aussi beaucoup de la façon dont Thomas travaille. Il est très à l'écoute des événements et des gens. Quand il a rencontré Blade Mc Alimbaye, qui joue l'ingénieur du son, il a été très touché par l'histoire de son grand-père qui a été « tirailleur sénégalais » et il s'est dit que cela devait figurer dans le spectacle. La partition de Blade s'est développée, son personnage est devenu beaucoup plus important qu'il ne l'était dans les versions de Manchester et Berlin. Il y a le rap : Blade a écrit spécialement pour le spectacle. Et à ce moment d'ailleurs, la salle s'allume et les spectateurs sont

interpellés. Et il y a aussi, à la fin, l'histoire de l'ingénieur du son : il est né en France, tout comme ses parents, il est chef d'entreprise, propriétaire de ce studio d'enregistrement et malgré cela il sent une défiance, une assignation à « s'intégrer ». Cela rejoint la peur de l'étranger, la montée du FN dont parle Didier Eribon : c'est une forme de rejet, comme l'est celle de l'homosexualité, celle de toute différence.

Et cela rejoint aussi la question de l'information, de ce qu'on sait ou non. Blade parle d'une histoire de France méconnue, celle de soldats venus du continent africain pour combattre – et beaucoup étaient enrôlés de force. Ils se sont battus avec courage, ont eu des enfants, des petits-enfants, et certaines personnes questionnent encore le fait qu'ils soient de « vrais Français ». Il parle aussi du massacre de Thiaroye en 1944.

C'est important de se souvenir d'où on vient et d'où viennent nos voisins et de l'histoire que nous avons en commun. Il ne faut pas l'oublier. Le spectacle questionne la façon dont on écrit une histoire, et même l'histoire de France, ce qu'on choisit de raconter ou non.

Il est aussi question de l'engagement des artistes, des intellectuels : comment parler du monde présent ?

À la fin, l'actrice s'interroge : est-ce que faire des films est suffisant ? En 2022, il y aura l'élection

« La pensée d'Eribon ne doit pas s'imposer mais se proposer au spectateur comme le déroulement d'une réflexion intime et sociologique. Cette pensée se découvre à l'instant même où elle se prononce, ce n'est pas un prêche. »

présidentielle ; si c'était l'extrême droite qui arrivait au pouvoir ? Il y a un moment de trouble. Et elle pense aux enfants : quelle société leur prépare-t-on ? Le spectacle pose de nombreuses questions, sans vouloir donner de réponses.

Quand l'ingénieur du son raconte l'histoire de son grand-père, le réalisateur est saisi par cette parole : doit-il l'inclure dans ce documentaire ? On sent que le film va encore pouvoir évoluer et que ces trois personnes qui sont tellement différentes vont continuer à se parler. *Retour à Reims* est pour moi un spectacle sur la « différence », sur la nécessité de la rencontre, de l'attention à l'autre, pour se forger des outils de pensée.

Ce spectacle touche beaucoup les jeunes spectateurs. Plusieurs nous demandent : comment s'engager ? On peut rarement s'engager seul. On a besoin de se fédérer, dialoguer, confronter les idées et les expériences. Ça commence par là. Mettre des mots sur ce qui se passe, réfléchir ensemble...

C'est un spectacle qui engage le spectateur. Il ne s'agit pas d'imposer une pensée mais d'offrir des pistes dans lesquelles les gens puissent engager leurs pensées. Il y aura toujours des gens qui ne seront pas d'accord avec certains propos : ils sont les bienvenus, justement, avec leur désaccord.

Et il y a malheureusement les gens qui ne vont pas

au théâtre – ceux dont parle Didier : dans sa famille, on n'y allait pas. On doit toujours s'interroger : comment pourrait-on faire pour que tout le monde se sente « légitime » d'entrer dans les théâtres, que cela soit accessible ?

Grâce au théâtre public, aux subventions, beaucoup de lycéens ont accès au théâtre. À Albi, par exemple, il y en avait énormément dans la salle, dont certains venaient pour la première fois. Ils découvraient à la fois le théâtre et un théâtre qui ouvre une réflexion sur le monde actuel... Je trouve que Thomas a réussi un geste fort : créer un spectacle à partir d'un texte sociologique, dont la jeunesse sort enthousiaste. Chacun peut se sentir concerné par l'une ou l'autre des paroles.

Dans le spectacle, l'actrice est partie prenante dans la dramaturgie du film. Elle n'hésite pas à s'opposer au réalisateur et ne se positionne pas en simple exécutante. Est-ce une autre manière de parler des rapports de pouvoir ? En tant qu'actrice, êtes-vous sensible à cette situation ?

Thomas a créé des zones de tension : l'actrice est plus connue que le réalisateur, qui a du mal à se faire produire. Elle vient enregistrer gratuitement, car ils se connaissent bien et elle veut soutenir sa démarche de faire un film « engagé ». Mais, tout à

« C'est un conflit
d'idées, mais où
l'autre est toujours
pris en considération.
Il y a de l'amitié,
il y a de la curiosité :
que pense l'autre ? »

coup, elle voit un montage qui la heurte, elle se dit : je participe à quelque chose que je n'ai pas envie de défendre. On peut être d'accord en général mais ne pas l'être jusqu'au bout, en détails !

Cet arrêt ramène des rapports de pouvoir entre les trois. Le réalisateur voudrait qu'elle n'intervienne pas, mais il a besoin d'elle. Et il y a la question du temps, de la disponibilité de l'ingénieur du son, du studio... Ces tensions créent aussi une dynamique et, en miroir, un léger rapport de domination qui évolue et se retourne entre les trois personnages. Qui a le pouvoir sur qui, quand et pourquoi...

L'actrice n'a pas du tout envie de participer à un film qui créerait une confusion malvenue. Les interprètes sont souvent sensibles à ça. Il m'arrive de lire des scénarios et de me dire : je ne veux pas raconter ça. Mais c'est aussi subjectif, et on peut passer à côté de certaines choses.

En tant qu'acteurs, ça nous arrive assez souvent de donner notre avis durant le travail. Là, le réalisateur n'est pas en position de force car l'actrice vient enregistrer bénévolement. Mais elle essaie d'exprimer son désaccord de façon polie, avec délicatesse, parce que ce n'est pas évident de critiquer ouvertement un travail.

Et finalement, ça apporte quelque chose au film. Et ça leur apporte à eux trois quelque chose de rare :

ils vont prendre le temps de parler, de réfléchir, plutôt que d'être dans un rapport d'efficacité.

C'est important de pouvoir se dire qu'on adhère pleinement à un projet. Là, nous sommes en tournée et je suis heureuse avec mes partenaires et heureuse de la façon dont on a travaillé avec Thomas, qui était précieuse. Il a été extrêmement précis, nous a donné des repères qui continuent à agir en nous chaque jour. Je repense souvent à certaines de ses indications.

Par exemple, durant les répétitions, nous avons fait une pause à Noël. Il a donné des pistes de travail à chacun. Moi, il m'a dit : «Pense à pourquoi tu es là.» Sur le coup, je ne savais pas quoi faire de cette indication. Mais c'est important que l'actrice sache pourquoi elle vient et, de fait, il faut que je me positionne moi aussi. C'est important de toujours revenir au présent. L'idée n'est pas de trouver une réponse, puisque la réponse varie, mais il s'agit peut-être de se poser la question chaque jour. Parfois, je peux avoir lu un article dans un journal et je vais y penser en jouant la pièce, ou j'aurais fait, dans la journée, une rencontre. Il y a quelque chose qui m'interpelle particulièrement, qui fait que cette journée est singulière. Il faut trouver une raison, une nécessité, une envie de réfléchir ensemble.

C'est une bonne question. Et j'en parle aux étudiants lors des rencontres, quand ils nous questionnent

sur ce qu'est l'engagement. Cette question est une première forme d'engagement : pourquoi est-ce que je suis là ? Pourquoi est-ce que j'ai choisi d'être là ? Car c'est un choix. Ou si ce n'est pas un choix : comment est-ce que j'avance avec ça ?

Vous travaillez beaucoup pour le cinéma. Qu'est-ce qui vous fait toujours revenir au théâtre ?

Dernièrement, j'ai travaillé avec Katie Mitchell sur *La Maladie de la mort* [texte de Marguerite Duras, adapté par Alice Birch, créé en janvier 2018 au Théâtre des Bouffes du Nord], puis avec Roland Auzet [VxH, d'après *La Voix humaine* de Jean Cocteau et *Disappear here* de Falk Richter, créé en mai 2018 à la MA-scène nationale du pays de Montbéliard]. Et puis il y a *Retour à Reims* avec Thomas. J'ai eu la chance d'interpréter des textes et des rôles extraordinaires avec des metteurs en scène que j'admire. J'ai toujours aimé jouer au théâtre comme au cinéma. J'ai cette chance d'avoir eu de très belles propositions. Cinéma et théâtre, ce sont pour moi des processus qui se répondent l'un l'autre.

Qu'est-ce qui vous fait dire oui à un projet ? Le metteur en scène, le texte, le rôle ?

L'envie de travailler avec un metteur en scène est déterminante. Et le texte, évidemment.

C'est différent au cinéma et au théâtre. Au cinéma, il y a une vérité de l'instant à trouver. On essaie de trouver la vérité d'une scène sur le moment et le lendemain, c'est fini, c'est « dans la boîte », on passe à autre chose. Et on ne travaille pas forcément dans la chronologie du scénario ; on peut tourner les dernières scènes avant le début. Au théâtre, c'est une approche très différente. Avec la tournée, le texte va m'accompagner plus d'un an. C'est comme un ami qu'on garde avec soi un bon moment, qui vous accompagne. Au théâtre, il faut recommencer chaque jour. C'est un sacré enjeu, il faut se remettre chaque fois en condition, se demander pourquoi on est là. Par exemple, avant les représentations, j'aime relire des pages de *Retour à Reims* ou d'autres livres de Didier Eribon, pour renouveler les choses, pour les aborder autrement ce jour-là, réinventer. Tout est important : les metteurs en scène, les textes, les rôles, les partenaires. Je considère comme un cadeau de pouvoir promener un tel texte sur une belle longueur de temps. Et il est certain que je ne l'aborderai pas de la même façon dans plusieurs mois. Même s'il se répète chaque soir, le théâtre est aussi un art de l'instant.

Irène Jacob

Entretien réalisé par Fanny Mentré le 7 mars 2019, à Reims

« Blade parle d'une histoire de France méconnue, celle de soldats venus du continent africain pour combattre. »

Entretien avec **Blade Mc Alimbaye**

Comment a eu lieu votre rencontre avec Thomas Ostermeier ?

J'ai reçu un e-mail disant que le théâtre Vidy-Lausanne recherchait, pour la prochaine création d'un metteur en scène internationalement reconnu, un comédien, rappeur, chanteur, ayant des connaissances musicales. Ils proposaient qu'on envoie des liens audio et vidéo...

J'ai répondu et on m'a donné rendez-vous pour un casting en me disant que le metteur en scène en question était Thomas Ostermeier. Nous étions quarante à être auditionnés; j'étais le trente-neuvième.

Il était demandé de venir avec des instrumentaux en format Mp3, pour pouvoir rapper ou chanter. Or, je suis contre le Mp3 : c'est un format qui compresse et qui, de fait, annule certaines fréquences. Il ne

restitue pas les sons de manière optimale. Je suis donc venu avec la machine avec laquelle je travaille – qui est aujourd'hui dans le spectacle. J'ai expliqué que je fais de la musique organique, vivante, alors que le Mp3 fige les choses et n'est pas fidèle à ma musique.

Ça a intrigué Thomas Ostermeier, qui m'a demandé de parler de ma démarche. Je lui ai parlé de mon approche organique du son : prendre des vibrations, trouver des couleurs; de ces couleurs naissent des émotions qui, ensuite, naissent en paroles.

Il voulait en savoir davantage. Je lui ai fait un « cours théorique » sur les fréquences, sur le fait que tout être humain naît avec l'oreille absolue. Notre environnement nous cloisonne dans l'écoute de certains sons. À force, notre cerveau « oublie », en quelque sorte, tout le reste.

Par exemple, des jeunes qui ont l'habitude d'écouter des musiques simples ont du mal à écouter des accords complexes ou des symphonies. Ils disent qu'ils n'aiment pas cela parce qu'on n'a pas éduqué leur oreille à écouter un large spectre de sons.

Donc Thomas m'a posé des questions sur ma démarche artistique, sur mon histoire personnelle dont il est aujourd'hui question dans la pièce : je parle de mon grand-père tirailleur sénégalais. Découvrir l'histoire de mon grand-père m'a permis d'aller vers moi-même pour ensuite embrasser

l'universel. C'est ce qui m'a fait prendre conscience que je suis ce qu'on appelle un jeune de la «troisième génération», pas immigré, mais perçu comme tel dans le regard des gens – par «troisième génération», on entend que mon grand-père était de la première génération à immigrer, mais le Sénégal était alors une colonie française et il s'est battu sous le drapeau français.

J'ai compris que je dois vivre avec cette négritude partout où je vais, n'être ni dans une fuite ni dans une quête, être ancré en moi-même.

Par la suite, comment en êtes-vous venus à parler du massacre de Thiaroye, dont il est question dans le spectacle ?

Lors de l'audition, Thomas a été profondément touché par ce que je lui avais raconté, en plus de la performance artistique. Il y a eu une vraie rencontre, nous avons parlé de nos vies. Comme je vous ai dit, j'étais le trente-neuvième et il n'a finalement pas vu le quarantième candidat, il m'a dit que c'était avec moi qu'il voulait travailler.

Dans les versions anglaises et allemandes du spectacle, l'actrice Nina Hoss parlait de son père, Willi Hoss, fondateur du parti écologiste en Allemagne. À la suite de notre discussion, Thomas a eu envie, à partir de l'histoire de mon grand-père,

« Découvrir l'histoire de mon grand-père m'a permis d'aller vers moi-même pour ensuite embrasser l'universel. »

de parler des tirailleurs sénégalais. Il m'a demandé si ça m'intéressait et nous avons fait un long entretien à ce sujet.

Ce qui l'a frappé, c'était ce sentiment d'injustice du fait que je sois Français sans vraiment l'être dans le regard des gens, et que l'histoire de mon grand-père relevait du «devoir de mémoire». Nous avons donc construit le propos avec des «rendez-vous», des points précis, tout en gardant l'idée d'une parole improvisée.

Thiaroye fait partie des nombreuses exactions de l'armée française dans les colonies. On aurait aussi pu parler de Sétif en Algérie en 1945, mais il fallait éviter d'ouvrir trop de tiroirs, ce qui aurait pu perdre les spectateurs. Nous avons donc gardé l'axe avec Thiaroye, qui concerne les tirailleurs sénégalais.

C'est un pan de l'histoire qui a été occulté. C'est important parce que cela parle aussi du malaise de cette jeunesse française. J'ai l'impression que les mémoires reviennent. Elles peuvent sauter des générations, ou bien des générations peuvent accepter de laisser sous silence des événements, les considérer comme des «fatalités», mais d'autres peuvent avoir envie de faire jaillir l'histoire et de trouver des solutions : on est là aujourd'hui ensemble, qu'est-ce qu'on fait? Je ne pointe personne du doigt mais je suis le fruit de cette histoire présente dans la conscience collective.

De quelles armes est-ce que je dispose pour pouvoir me construire quand on me fait remarquer que je ne suis pas «chez moi»? Ou quand il s'agit de trouver un travail, un appartement? Parce que ça englobe beaucoup de domaines de la vie. Et le fait d'être conscient de qui on est et pourquoi on est là, ça aide quand on se trouve face à des personnes qui sont dans l'ignorance. On peut dire : «je vais t'expliquer pourquoi je suis ici».

Blade Mc Alimbaye

Entretien réalisé par Fanny Mentré le 14 juin 2019

Questions à Cédric Eeckhout

Fanny Mentré : Avec *Retour à Reims*, vous retrouvez le metteur en scène Thomas Ostermeier après avoir joué dans *La Mouette* de Tchekhov [spectacle créé au Théâtre Vidy-Lausanne et présenté au TNS en 2016]. Qu'avez-vous pensé lorsqu'il vous a proposé de travailler sur le livre de Didier Eribon, *Retour à Reims* ? Connaissiez-vous cet essai ?

Cédric Eeckhout : J'ai pensé « génial », puis « que va-t-il en faire ? »... tout simplement. « Génial », car j'étais très heureux à l'idée de retravailler avec Thomas, et « que va-t-il en faire ? » car je connaissais l'essai, et j'étais curieux de savoir ce que Thomas avait en tête, et comment il voulait le transposer à la scène. Ce texte est un « ovni », c'est un essai sociologique, et en même temps une sorte d'autobiographie. Il est d'une densité intellectuelle et d'une force émotionnelle incroyables.

Avez-vous trouvé des points communs dans la manière d'aborder le travail ?

Oui et non... Oui car Thomas est quelqu'un qui travaille toujours avec l'ici et maintenant, pas avec ce qui aurait pu être imaginé avant les répétitions par l'acteur ou par lui-même. On peut travailler parfois de courts services, mais très intenses, et se rendre donc très disponible et très présent dans l'instant. Car lui est toujours très présent en répétitions, il va plus vite que nous, et donc, il faut être aux aguets... pour le surprendre et se surprendre finalement aussi soi-même, en allant là où on ne pensait pas.

... Et non car pour *La Mouette* le processus de répétitions était long, alors que là il était extrêmement court, à peine trois semaines. Aussi, pour *La Mouette*, nous avons passé beaucoup de temps à travailler selon sa méthode de « story telling », ce qui pour *Retour à Reims* n'était pas nécessaire, ou n'aurait pas eu beaucoup de sens.

Comment avez-vous construit le parcours de votre personnage ?

Je n'aime pas trop, j'avoue, parler de personnage et de parcours... ce sont deux choses que j'essaie plutôt de déconstruire. Si on discute de certaines bases, de certaines choses sur le personnage, on en

parle simplement au début – trois, quatre mots, des évidences – pour être d'accord que l'on comprend bien «d'où il vient, où il va, qui il est...». C'est du basique.

Après, j'essaie toujours de rentrer sur un plateau de répétitions avec «rien», mais le «rien» c'est hyper dur, ça demande beaucoup d'humilité... car pour moi, le «rien», c'est «moi», «moi acteur/personne» comment je suis traversé par ce qui m'arrive, ce qu'il se passe, ce que je dis, sans idées préconçues etc. En se «laissant traverser», le «personnage» «apparaît»... et, si c'est bien écrit, son «parcours» avec... J'espère que c'est clair et que cela n'apparaît pas prise de tête ou prétentieux, car dans ma tête c'est justement une démarche que j'essaie de faire de manière la plus simple et la plus noble possible.







TRAVAILLEURS FRANCAIS IMMIGRES TOUS UNIS



Production Théâtre Vidy - Lausanne

Coproduction Théâtre de la Ville Paris, Théâtre National de Strasbourg, TAP - Théâtre Auditorium de Poitiers - Scène nationale d'Albi, La Coursive - Scène nationale de La Rochelle, Bonlieu - Scène nationale d'Annecy, MA avec Le Granit - Scènes nationales de Montbéliard et de Belfort, Espace Malraux - Scène nationale de Chambéry et de la Savoie, Théâtre de Liège

Chargés de production Gautier Fournier, Élisabeth Gay

Production de la première version Schaubühne Berlin avec Manchester international Festival, HOME Manchester, Théâtre de la Ville de Paris

Avec le soutien de Pro Helvetia - Fondation suisse pour la culture

Production du film Stefan Nagel et Annette Poehlmann

Création le 11 janvier 2019 au Théâtre de la Ville Paris - Espace Cardin

Archives audiovisuelles ciné-archives (fonds audiovisuel du Parti communiste français et du mouvement ouvrier) | Line Press | Ina | CriticalPast | Framepool, | RBB | UFA Bundesarchiv | *Avec le sang des autres*, Bruno Muel | *Mai 68 à Paris*, Claude Fassier | *Les abattoirs de la SOCOPA*, Joce Hue | *Désossage de cuisine de bœuf*, Bruno Carteron | *La Belle et la Bête*, Jean Cocteau | *Tous les garçons et les filles*, Françoise Hardy et Claude Lelouch

Théâtre National de Strasbourg | 1 avenue de la Marseillaise | CS 40184
67005 Strasbourg cedex | www.tns.fr | 03 88 24 88 00

Directeur de la publication : Stanislas Nordey | Entretien et questions écrites : Fanny Mentré
Réalisation du programme : Chantal Regairaz | Graphisme : Antoine van Waesberge
Photographies : Mathilda Olmi

Licences N° : 1085252 - 1085253 - 1085254 - 1085255 | Imprimé par Parmentier imprimeurs, septembre 2019



inrockuptibles



Partagez vos émotions et réflexions
sur *Retour à Reims* sur les réseaux sociaux :

#RetourAReims

Retour à Reims

21 sept | 1^{er} oct

Salle Koltès

D'après le livre de
Didier Eribon
dans une version créée
à la Schaubühne de Berlin

Mise en scène
Thomas Ostermeier

Avec
Cédric Eeckhout – Paul
Irène Jacob – Catherine
Blade Mc Alimbaye – Tony

Scénographie et costumes
Nina Wetzel

Musique
Nils Ostendorf

Son
Jochen Jezussek

Dramaturgie
Florian Borchmeyer, Maja Zade

Lumière
Erich Schneider

Assistanat à la mise en scène
Lisa Como, Christèle Ortu

Assistanat aux costumes
Mailys Leung Cheng Soo

Retour à Reims est publié aux éditions Fayard

Équipe technique du Théâtre Vidy-Lausanne : Régie générale Jean-Philippe Bocquet | Régie plateau Philippe Puglierini | Régie lumière David Perez | Régie son Ludovic Guglielmazzi | Régie vidéo Eve Liot

Équipe technique du TNS : Régie générale Rémi Claude | Régie plateau Michel Bajou | Régie lumière Olivier Merlin | Régie son Raoul Assant | Régie vidéo Hubert Pichot | Habilleuse Benedicte Foki

Film

Réalisation
Sébastien Dupouey
Thomas Ostermeier

Prises de vues
Marcus Lenz
Sébastien Dupouey
Marie Sanchez

Montage
Sébastien Dupouey

Bande originale
Peter Carstens
Robert Nabholz

Musique
Nils Ostendorf

Sound Design
Jochen Jezussek

Recherche archives
Laure Comte
BAGAGE (Sonja Heitmain,
Uschi Feldges)

pendant ce temps dans **L'autre saison**

Journées européennes du patrimoine

Visite de l'atelier de construction de décors
et découverte des métiers qui s'y pratiquent

.....
Sam 21 et dim 22 sept | 10 h 30, 14 h, 16h30
8 rue de l'Industrie, 67400 Illkirch-Graffenstaden

Dangers, aventures, connaissances : les héros de la mer chez Homère

Conférence avec Luana Quattrocelli, maître de
conférences en grec ancien à l'Université de Strasbourg

En partenariat avec la Bibliothèque nationale et universitaire de
Strasbourg | Conférence organisée par l'association des amis de la BNU

.....
Jeu 26 sept | 18h30 | BNU, Auditorium

L'Odyssée

Feuilleton théâtral en 10 épisodes et en plein air
Homère | Blandine Savetier

Présenté avec et dans le cadre du Festival Musica,
en collaboration avec la BNU

.....
Du Sam 28 au ven 4 oct | Parc du Palais du Rhin et BNU
Détails sur tns.fr/autre-saison

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 00 | www.tns.fr | #tns1920